

# NAISSANCE ET « PREMIERS BALBUTIEMENTS » DE L'ÉCRIVAIN à l'exemple des débuts de Paul-Louis Courier

**Prof. Dr. D.J.M. SOULAS-de RUSSEL**  
**Université François-Rabelais de Tours. France**

---

**Résumé :** L'article a pour objet l'étude des phases qui constituent l'éclosion littéraire des auteurs. On passe trop rapidement sur cette période initiale au profit de l'étude de leur production, connue et reconnue, qui s'en suivra. À la difficile recherche d'un exemple susceptible d'illustrer et d'étayer les développements, c'est P.-L. Courier qui a été retenu. En effet, et ceci est rarissime, sa « naissance » est littérairement détaillée et abondamment documentée. S'en suivent les analyses, au moyen de cet exemple démonstratif, des quatre phases qui aboutissent à l'apparition des auteurs sur la scène de l'écriture : conception, gestation, naissance et, surtout, premiers balbutiements. Cinq œuvres précoces de l'écrivain retenu permettent au lecteur de se faire une idée très précise et concrète de cette dernière phase décisive. Le chercheur appelle ses collègues à se pencher sur la « naissance » d'écrivains algériens dans le but d'éclairer leurs œuvres de manière appréciable.

**Abstract :** The article aims to study the phases that constitute the literary hatching of the authors. We spend too quickly on this initial period in favor of the study of their production, known and recognized, which will follow. To the difficult search for an example likely to illustrate and support developments, it is P.-L. Courier who was selected. Indeed, and this is extremely rare, his "birth" is literally detailed and abundantly documented. The analysis follows, by means of this demonstrative example, of the four phases which lead to the appearance of the authors on the stage of writing: conception, gestation, birth and, above all, early beginnings. Five early works of the selected writer allow the reader to get a very precise and concrete idea of this last decisive phase. The researcher calls his colleagues to look into the "birth" of Algerian writers in order to enlighten their works in a significant way.

Non, Balzac n'a pas, d'emblée, commencé sa carrière de publiciste par l'écriture d'un roman. Cette constatation vaut bien sûr pour tous les écrivains. Cependant il faut bien avouer que nous ne concentrons notre vision des Hommes de Lettres que sur leurs productions mûres et bien constituées. On passe rapidement ou l'on élude très souvent la phase préalable qu'est celle des apprentissages par essais et primes expériences de plume. Et pourtant on sait que l'écrivain naît, grandit, passe par l'adolescence, mûrit, vieillit et meurt. Il peut, bien sûr, même tomber malade et avoir des accidents !

Si nous parlons d'« écrivains en herbe », c'est, la plupart du temps, pour désigner de petites plumes plus ou moins juvéniles qui, vrais « prématurés », décevront peu après et choisiront de s'activer hors de la littérature. Cette expression est pourtant une indication : il a bien fallu, logiquement, que les belles plantes, celles et ceux qui récolteront les glorieux lauriers des lecteurs, soient préalablement passés par cette prime étape.

Cet article est plus particulièrement conçu comme un modeste encouragement, auprès de collègues, de doctorants et d'étudiants interpellés par la question, à documenter et à considérer cette première phase chez les écrivains algériens pour lesquels cela n'a pas encore été fait.

### 1. L'enfance de l'art (littéraire)<sup>1</sup>

Afin de décrire la naissance d'un écrivain, de ce moment décisif du passage de sa passivité originelle à l'acte créateur de textes, il est bien sûr envisageable de faire appel aux théories générales et aux réflexions impersonnelles. Mais elles ne font guère que décliner presque à l'infini ce qui précède...

C'est pourquoi nous avons préféré une option bien concrète, qui consiste à considérer à la loupe et de manière vraiment littéraire - c'est à dire à travers les textes-témoins - le phénomène de la « naissance » et des « balbutiements » d'un(e) écrivain(e) en nous attachant concrètement et avec précision à un exemple précis. Malheureusement il est, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer *a priori*, extrêmement difficile de trouver une personnalité littéraire dont les premiers pas aient été complètement documentés. En effet, pour les raisons évoquées en introduction, on s'est empressé d'oublier les débuts plus ou moins gauches de l'écrivain reconnu, quand celui-ci, à l'instar de son confrère des arts plastiques, ne les a pas définitivement détruits lui-même ou que sa famille ne les recèle pas hermétiquement dans des malles de grenier...

Notre quête a donc été guidée par l'objectif de trouver une personnalité, sans devoir remonter au-delà du 18<sup>e</sup> siècle afin qu'une modernité au moins relative, une proximité temporelle facilite notre observation et son analyse. Après plusieurs sondages prometteurs mais décevants, nous avons abouti à un résultat en découvrant chez un écrivain reconnu l'existence avérée de ses toutes premières pages. L'élus est assez connu, il faisait même partie des auteurs retenus par le florilège constituant le *livre de lecture* de l'enseignement primaire en vigueur dans les écoles de France et d'Algérie des années trente aux années soixante : il s'agit de Paul-Louis Courier (1772-1825). Nous retrouvons chez lui toutes les étapes de la naissance, puis des premiers balbutiements littéraires de l'écrivain. Voici donc ces étapes, illustrées à son exemple et agrémentées de commentaires réflexifs.

---

<sup>1</sup> Car les rouages de la naissance et du *coming out* artistiques sont les mêmes chez les musiciens, les peintres, les sculpteurs, les céramistes, les joailliers, les architectes et, en général, pour tous les créateurs.

## 2. Conception et gestation du futur écrivain : deux moments déterminants

En dernière analyse, c'est toujours l'écrivain qui se conçoit lui-même, y compris dans les cas très fréquents où il est encouragé à le faire par son entourage plus ou moins proche. Sa *conception* est constituée par le moment, par l'instant auquel il décide lui-même de saisir une plume pour faire autre chose qu'écrire des lettres, des devoirs scolaires, des candidatures ou des requêtes administratives. Ainsi, ce sont des mots inspirés par sa propre pensée, ses convictions, son ressenti intime, qui se pressent un jour hors de son esprit et, en quelque sorte, imposent une expression graphique. Par exemple, on considère les confidences couchées sur les pages d'un journal intime comme l'expression, même gauche, d'une conception littéraire *stricto sensu*. Mais le tout est de savoir si celui qui écrit des lignes en restera là ou s'il développera davantage l'étendue de cette activité vers l'extérieur. C'est ainsi que nous sommes tous *en puissance* les écrivains que seuls quelques-uns deviendront.

Mais recourons, à titre d'illustration réelle, au cas annoncé et représentatif de notre jeune Paul-Louis Courier. Sa toute première écriture, privée, fut vouée à la traduction du grec. Très jeune, il avait reçu une formation classique. Il la développa bien au-delà de ce qu'avaient voulu ses parents très cultivés et ses zélés précepteurs, au point que cela resta chez lui une véritable passion qui continua à l'animer pendant au moins deux décennies. C'est dès huit ans qu'il prit sa plume hellénistique pour s'adonner à des traductions d'Hérodote, pendant que ses camarades d'âge jouaient à colin-maillard et bien avant que certains d'entre eux se mettent à « gribouiller » quelques vers maladroits, des chansons simples, de brefs contes, de petits textes anecdotiques, timidement philosophiques ou politiques. D'une manière générale, c'est la répétition ultérieure de ces premières expériences qui conduit à la constitution d'une collection de plusieurs textes, enserrés dans une boîte, une cachette, un dossier ou un tiroir, que l'on peut considérer comme la gestation de l'écrivain à naître. Celle-ci est, en fonction de sa personnalité, de sa condition et de son vécu, d'une durée variant de quelques mois à plusieurs années.

La gestation débouchera sur la véritable naissance. Son déclic originel dépend d'un deuxième moment décisif. C'est celui où le sujet décide de ne plus garder ses écrits pour lui-même. Cette résolution est rarement soudaine, mais est le plus souvent précédée par ce que l'on peut nommer un « prélude de sondage ». En effet, pour commencer, l'écrivain en devenir soumet ses écrits à l'appréciation d'un public encore privé et (très) restreint. On présente un texte à l'ami(e), au frère, à la sœur, à la famille, à une personne de confiance, scrutant réaction et commentaires puis corrigeant avant d'élargir cette audience à des groupes plus ou moins occasionnels, à des associations, lors d'occasions festives etc. Cela ne constitue pas pour autant la « naissance » à proprement parler, mais elle y conduit ou peut y mener et souvent la conditionne. Il s'agit, pour continuer dans la comparaison néonatalogique, du début de ce qu'il est convenu de désigner par « phase de travail ». Le terme convient particulièrement bien à l'effort difficile, souvent douloureux, qu'est celui des corrections répétitives, des reprises incessantes, de l'infini peaufinage et des réécritures frustrantes qu'elle implique.

## 3. La naissance au public

Ce qui fait vraiment naître l'écrivain est la diffusion publique de sa création, qu'elle soit individuelle ou participative. Jusqu'à peu, il s'agissait de l'impression sur papier - le nombre d'exemplaires variant - liée à une diffusion plus ou moins large à destination du public. Si ce dernier procédé reste majoritaire, d'autres moyens ont vu le jour ces dernières décennies, qui sont à considérer comme équivalents : c'est ceux qui permettent la publication via Internet à travers les réseaux, les institutions ou les éditeurs voués à faire connaître et à distribuer de manière digitale les créations d'auteurs.

Mais revenons à notre exemple concret. Nous avons plus haut indiqué que, chez Paul-Louis Courier, la phase préparatoire consista à traduire et adapter des textes grecs, activité dont les résultats restaient réservés à sa famille, aux amis érudits de celle-ci et à ses précepteurs. Partant de cette activité modeste, nous allons voir que sa naissance se fit *intellectuellement* de manière progressive. Car c'est en prolongeant son activité d'érudition « traductologique » qu'il sauta ce pas décisif de la naissance au public par la publication.

### 3.1. Courier sort de son quant-à-soi

Sa naissance résulta concrètement du *passage en douceur* du Paul-Louis, traducteur de classiques grecs, au Courier qui voulut s'élancer dans une créativité moins contraignante. Elle prit la forme de *l'adaptation de textes classiques*. Cette activité relativement libre était nouvelle pour lui, habitué qu'il était à la conformité au texte originel qui liait sa plume. Pragmatique, Courier choisit, pour son envol, d'utiliser les données grecques qui lui étaient familières depuis sa prime jeunesse. Dans un deuxième temps, il garda pour vecteur thématique, pour matériau, l'Antiquité afin de confectionner une saynète. Nous allons présenter ci-dessous ces deux pas, ces deux premiers textes « libres ». L'adoption de ce procédé astucieux permit chez Courier une transition sans heurts de la *conception/gestation* à la *naissance*. Summa summarum, le jeune Paul-Louis fit montre, sinon d'un sage réalisme, du moins de prudence en choisissant ce terrain pour passer du connu vers l'inconnu et sortir sa plume de l'intimité personnelle et familiale. Sa démarche est caractéristique de tout écrivain en devenir. Il part toujours du connu culturel, familial ou personnel, pour pénétrer, avec plus ou moins de témérité, les zones inconnues de son nouveau domaine d'écriture autonome. Sauf exception rarissime, cette transition se fait sous le signe de la continuité, qui, progressivement, se dépasse elle-même. Plus d'un auteur a observé, dans cette expérience, une sorte d'auto-développement, de dynamique qui le dominait et qui le fit progresser avec une rapidité et une évidence insoupçonnées. Ces nouveaux espaces qui nourrissent alors son inspiration ne seront pas pour autant ceux qui l'attacheront plus tard.

Nous avons, rappelons-le, choisi l'exemple de P.-L. Courier parce que sa *naissance littéraire* est documentée en détail. C'est ainsi que nous pouvons même en donner le jour, celui-ci étant - chose rarissime - connu et certain<sup>2</sup>. En effet, Courier data son tout premier texte (l'adaptation *Ménélas après la fuite d'Hélène*) avec précision : du 26 septembre 1802. Cette première pièce fut immédiatement suivie par une seconde (la saynète *Sur Diogène*, du 10 octobre 1802) qui peut être considérée comme l'achèvement de cette véritable « délivrance littéraire ». C'est à trente ans que le jeune Courier naquit à la littérature car c'est à cet âge, transitoire s'il en est, qu'il prit la décision capitale de destiner ses écrits à la publication. Ceux-ci, ainsi que tous les suivants que nous présentons, furent imprimés, même si certains le furent avec délai.

En sus de la date, Paul-Louis indiqua même le *lieu* de sa naissance littéraire. Elle intervint à La Véronique, maison tourangelle de sa famille. La longueur des deux textes qu'il y produisit est inégale : respectivement douze pages (en prenant l'édition de La Pléiade<sup>3</sup> comme aune) pour *Ménélas après la fuite d'Hélène* et seulement deux pour *Sur Diogène*.

Attirons d'ores et déjà l'attention sur la docte manière dont cet écrivain naissant réussit, par ses deux tout premiers textes, à restituer avec adresse le style rugueux, direct de l'écrit grec et à en exploiter les ressources de (fausse) naïveté.<sup>4</sup> Son entraînement préalable avait été

2 À la différence (cf. infra) de « Consolations à une mère », de « L'héritage en Espagne » et de « L'Espagnol amant de sa sœur »).

3 M. Allem, Œuvres complètes de P.-L. Courier, Paris 1951, pp. 614-628.

4 Qu'on en juge plutôt : « Continue, Diogène, à coucher dans la rue ; crève plutôt que de t'en dédire ; et toi [Aristippe], va prêcher la sagesse parmi les filles de joie, la liberté chez les tyrans ! » (*Sur Diogène*) ; « Le

efficace à cet égard : c'est solidement musclé qu'il sortit de l'anonymat, rompu qu'il était au travail de ce type de textes et favorisé par son don particulier à investir « de l'intérieur » l'expression des auteurs qu'il choisit. Mais, pour autant, la naissance de l'écrivain Courier ne fut pas facile. Comme plus haut indiqué, elle se fit en deux temps et deux mouvements.

### **3.2. *Ménélas après la fuite d'Hélène* : un début de naissance dans la souffrance**

C'est un phénomène bien déroutant : la douleur entraîne l'envie d'écrire. Ce mécanisme psychologique touchant l'inspiration a été systématiquement exploité par les auteurs de l'époque romantique, qui en vinrent jusqu'à sciemment prolonger, sinon provoquer la souffrance pour qu'elle dope leur esprit. On peut dans ces cas parler d'une culture du mal-être, également disponible au le jeune écrivain qui prend conscience de la différence qui marque sa créativité dans ses périodes fastes et celles marquées par le malheur. Courier n'y fit pas exception : amoureux non payé de retour, il a produit rapidement cet essai dont nous allons décrire les conditions

En cet automne 1802, Paul-Louis Courier fut attiré, pour débiter sa carrière, par le thème très classique de la gracieuse et célèbre *Belle Hélène*. N'est-ce pas un sujet motivant pour donner libre cours aux jeunes et vigoureux élans de la main d'un écrivain néophyte ? Pour Courier, il ne s'agit plus de traduction à proprement parler, car il veut présenter à *sa manière* un passage de l'Iliade : c'est une interprétation. L'histoire bien connue est simple : Hélène, épouse du roi grec Ménélas, est enlevée par Pâris, fils du roi de Troie, ville ennemie. Pour en rendre compte, Paul-Louis produit un récit dans lequel il rend compte de l'action qu'il « digère » et présente avec ses formulations personnelles. Ceci posé, il se doit quand même de respecter un minimum l'Iliade. Courier peut, bien sûr, en souligner et en estomper certains éléments, mais la destinataire privilégiée de son texte connaît parfaitement Homère et n'apprécierait pas sa dénaturation. Car nous avons à faire à une prime production qui est à mi-chemin entre l'auditoire privé et le grand public, C'est certes à ce dernier que son morceau est destiné, mais il est dédié – forte manière de rendre un hommage au vu de tous – à une femme très cultivée qui lui est chère. La motivation personnelle de Courier est, en effet, de plaire à sa cousine Constance Pipelet de Leury, (née de Théis, 1767-1845) en lui faisant comprendre qu'il se meurt d'amour pour elle, tout comme Ménélas le faisait pour Hélène après le rapt.

Mais le bouillant écrivain débutant s'était lancé un peu trop vite dans son entreprise. Au beau milieu de son travail, il va prendre conscience de ce que le héros auquel il s'identifie (Ménélas) est effacé, dans le texte d'Homère qu'il interprète, par le fameux Ulysse. Le prince héritier d'Ithaque l'écrase par sa magnificence et par son audace. Pis encore : le chagrin de Ménélas est peu relevé et n'est guère de nature à inspirer chez sa belle lectrice le sentiment que Courier voulait susciter. Ceci d'autant plus que le texte de l'Iliade accumule, chose peu attrayante pour une lectrice de cette époque, de fort brutales descriptions : il est question d'attaques dévastatrices, de murs qui écrasent, de combats acharnés, de flèches déchiqueteuses, de lances qui transpercent et de glaives qui hachent les chairs... un long fleuve charriant des caillots de sang ! Alors, s'en rendant soudain compte, Courier décide de jeter l'éponge, d'abandonner pour repartir dans un texte plus sûr et surtout de se rabattre sur une activité qui lui est plus familière : comme il le signale et le conçoit, il s'agit cette fois d'une vraie traduction. Il choisit pour ce faire *L'éloge d'Hélène* d'Isocrate, dont les lignes ne cessent de chanter les louanges de sa cousine-Belle Hélène. L'opération coutumière et les généreuses ressources du texte lui permirent de terminer son travail en seulement quatre jours. L'affaire fut ainsi rattrapée, mais il s'agit et, même si le texte abandonné fut ultérieurement

---

meurturier apaise par les dons le père et la famille dont il a versé le sang, et demeure dans la ville au sein de ses dieux domestiques (*Ménélas après la fuite d'Hélène*).

publié, d'une sorte de retour prénatal.

La dépense d'énergie fut considérable. Voilà un premier pas bien laborieux, épuisant, décourageant : un texte tronqué remplacé par un autre constituant, en dernière analyse, un recul... Mais ce vécu de Courier n'a rien d'exceptionnel, bien au contraire. L'écrivain nouveau-né se trompe, s'égare, se fatigue, commet des fautes, se lasse, il renâcle, la matière elle-même se rebiffe, se montre subjectivement récalcitrante. Le processus est éminemment incertain. Le futur auteur à succès ne réussit pas d'emblée, tel le sportif débutant qui ne bat pas aussitôt les records de sa discipline. Jamais on ne peut comparer l'écrivain naissant au maître qu'il deviendra ultérieurement. Là-même se trouve la cause principale, aux ressorts orgueilleux, des destructions habituelles qui font disparaître les premières traces, modestes et malhabiles, de l'écrivain une fois triomphant.

Voyons maintenant comment, juste après ce premier effort contrariant mais fort de celui-ci, Paul-Louis s'y est pris pour accomplir, immédiatement après, celui de sa venue au monde de la littérature. Car, ne se résignant pas, il la voulait.

### 3.3. Sur Diogène (10/10/1802) : le terme de la naissance

Le genre de la *libre adaptation d'un texte* s'est révélé bien difficile à pratiquer pour le néophyte. Paul-Louis Courier, empreint du courage qui conditionne à la naissance littéraire, décide alors de se libérer beaucoup mieux des contraintes. Il se lance dans l'invention d'une petite pièce de théâtre, d'une « saynète ». Il la construit autour des caractères de deux protagonistes qui ne se sont jamais rencontrés et qu'il présente sous des traits caricaturaux. Mais Courier est toujours « chez lui » : dans le monde antique. Le premier personnage qu'il met en scène n'est autre que Diogène (413-327 av. notre ère), qu'il décrit comme un fou clamant son mépris des choses de ce monde dans le but, en réalité, de se faire un renom. Le second est Aristippe, autre philosophe grec (vers 430-355 av. notre ère), qui se compromettait auprès des riches et des tyrans pour vivre dans le luxe et la jouissance des plaisirs de la table. Créatif, Paul-Louis ajoute à la fiction en s'introduisant lui-même dans la confrontation entre ces deux personnages. Courier emprunte pour cela la figure de Straton (qui vécut au deuxième siècle), vague écrivain (tiens ?!) et homme d'affaires, pour renvoyer les deux « philosophes » dos à dos et les critiquer. Courier-Straton s'y prend en se moquant fort humoristiquement d'eux : (à l'adresse de Diogène) « si tu étais sûr que personne ne te vît, ne laisserais-tu pas de bon cœur tes tristes lupins<sup>5</sup> pour un jambon de Corinthe ou quelque pâté de Sycione ? » ; (à Aristippe :) « Et toi, dans le palais de Denys, quand l'huissier te laisse à la porte et fait entrer Philoxène<sup>6</sup>, quand un esclave favori te regarde de travers, ou ne te regarde pas ; quand Galatée te prend par la barbe et te fait danser le cordace<sup>7</sup> devant les convives, ne trouves-tu pas alors ton dîner bien cher, et ton métier dur [...] quand tu vois [sur ordre du tyran] les uns mis à mort, les autres à la torture, et qu'un de tes bons amis de cour te dit tout bas : 'Songez à vous ?' ».

Par cette parabole acide, Paul-Louis Courier (qui venait de vivre les tourments sanglants de la Révolution française) parvient parfaitement à exprimer son jugement désabusé des systèmes rigides de pensée ainsi que sa défiance envers la philosophie et l'idéologie. Le texte inspiré, divertissant et libre, sans passages obligés au contraire du précédent, est réussi

5 Terme venant de l'arabe الترمس désignant les graines (séchées, cuites puis saumurées) du *Lupinus albus* L. consommées - avec ou sans peau - dans tout le pourtour méditerranéen. Mais on parle, en France, plus couramment, de « tramousse » (de l'espagnol *altramuz*).

6 Philoxène de Cythère (435-380 av. notre ère), poète un peu lourd qui vivait effectivement à la cour syracusaine de Denys.

7 Comprendre ici que la divinité marine le fait tanguer, tituber, et entamer cette danse circulaire comique (issue de la chorégraphie sacrée), grotesque et souvent indécente qui est propre aux enivrés.

d'emblée. Ce succès, personnel puis partagé, va lui donner l'élan qui lui fera dépasser le pré carré de la culture antique pour s'occuper sans transition de phénomènes plus modernes, puis contemporains, auxquels il vouera plus tard son talent de polémiste. Ce début de biographie littéraire souligne que la naissance à l'écriture ne se fait pas en un coup ; elle est expérimentale et dramatiquement saccadée. Mais, chez Courier, elle a bel et bien eu lieu en cet automne 1802. Après l'adaptation et la saynète qui la constituèrent, de quoi la suite littéraire fut-elle faite ?

#### 4. Les « premiers balbutiements » de l'écrivain nouveau-né : le temps des essais

Tout écrivain en devenir s'essaie, à ce stade, en écrivant de petites pièces, des histoires courtes. Elles ont deux objets. Le premier, dans l'ordre, est de se considérer soi-même, de mesurer son effort et la qualité de sa production ; c'est une sorte de récapitulation personnelle, à l'once de ses propres goûts et attentes, une auto-analyse du produit dans son *ensemble*. Car l'écrivain débutant, incertain, timoré, n'a composé son texte que pas à pas, c'est-à-dire mot pour mot, phrase par phrase, paragraphe par paragraphe. Cette revue générale peut aboutir à la confortation à persévérer ou, au contraire, renvoie à l'aspirant auteur une image décevante de sa propre plume qui le conduit à l'abandon de son projet littéraire. Un sentiment intermédiaire est celui qui, tissé d'espoir conditionnel, mène au désir de correction et de travail. Le second objet est de sonder l'effet de son court écrit sur le lecteur, l'auteur nouveau scrutant ses réactions et prêtant la plus grande attention à ses jugements. C'est dans ce sens aussi que l'on peut parler d'« essai ». Mais revenons à notre exemple, qui illustre cette étape de manière éloquente.

Nous connaissons le Courier polémiste, l'helléniste, le latiniste, mais ignorons pratiquement Courier l'essayiste. Ce premier mode d'expression littéraire de Paul-Louis, qui pourtant commença à faire découvrir son talent, est bien oublié. De manière caractéristique, ces textes, qui constituent ses « premiers balbutiements », se voient relégués à l'arrière-plan de son œuvre après qu'elle soit devenue magistrale et, dans la quasi-totalité des cas, éludés dans les travaux la concernant. Exceptionnellement, quand ils ne sont pas franchement exclus des publications de Courier, ils se voient méchamment stockés dans une catégorie, proprement résiduelle, intitulée « œuvres diverses »<sup>8</sup>. Peut-on imaginer étiquette moins attrayante pour le chercheur<sup>9</sup> et s'étonner, en conséquence, de sa défection et méconnaissance à leur égard ? Dans l'optique de notre investigation, nous considérons bien au contraire ces « balbutiements » comme proprement décisifs. Car ils prouvent que le nouveau-né est viable, pousse ses premiers cris et bientôt s'ouvre plus largement au monde qui sera le sien. La production décisive de ces textes injustement méprisés fonde une formulation rimée de manière louis-philipparde (que le lecteur voudra bien me pardonner) :

En sa jeunesse, une autre plume  
Par *trois essais* le feu allume,  
Qui dans le traducteur éveille  
Cet écrivain qui fit merveille.

Car les balbutiements du nouveau-né à la littérature furent des *essais*. Mais, avant de les présenter, il convient de préciser l'acception dans laquelle nous comprendrons ici le terme qui a tant de définitions. Nous retiendrons pour la suite le concept tel que pratiqué et inauguré

---

8 « *Œuvres diverses que l'on a tenu à donner toutes [...] bien que certaines, courtes d'ailleurs, soient tout à fait secondaires* » (Maurice Allem, op. cit. p. XV).

9 Qui pourtant, investi de sa responsabilité de « découvreur », ne se laisse habituellement pas détourner de ses tâches par leur apparence rébarbative. Au contraire, cela l'invite à la dépasser pour fouiller ce que d'autres n'ont pour cela délaissé.

en francophonie par Montaigne, puis illustré en Angleterre par plusieurs auteurs qui vont de T. Hobbes à B. Russell. En accord avec son étymologie (*exagum*, poids, matériel de mesure), ce genre est constitué de textes, développés par un auteur en fonction de son aune subjective, qu'il propose pour mesure d'un thème qu'il décide de traiter. Ils sont relativement brefs et leurs sujets varient à l'infini. L'auteur y laisse librement venir la pensée dans la dynamique d'une inspiration spontanée (« papiers d'humeur »). Le fond est constitué d'une proposition intellectuelle plus ou moins audacieuse, osée, provocatrice, comportant souvent des risques, dont l'expression est destinée à produire un effet. Pour y parvenir, l'auteur place son thème dans l'actualité, dans le passé comme dans l'avenir, ainsi que dans un cadre fictif ou réel et en des lieux connus ou inconnus. C'est la liberté pure pour le créateur.

En se fondant sur cette acception, on identifie dans l'œuvre du jeune Courier trois essais, dont la thématique indépendante en fait des pièces véritablement autonomes. Elles sont, dans l'ordre consacré par les rares éditeurs qui ne les éludent pas : les *Consolations à une mère*, *L'héritage en Espagne* et *L'Espagnol amant de sa sœur* » (toutes s. d.). Nous respecterons cet ordonnancement pour présenter ces « balbutiements » divers et progressifs, dont les dates sont inconnues avec précision, au contraire des deux textes précédemment vus. Mais les biographes qui connaissent ces trois textes s'accordent tous à les situer dans la proximité chronologique de ces derniers. Jetons, au préalable, un œil rapide sur les données quantitatives des essais, dont la longueur est mesurée au nombre de pages dans l'édition de la Pléiade. *L'Espagnol amant de sa sœur*, qui en compte quatre et demi, est le plus court ; *L'héritage en Espagne* remplit cinq pages et demi et les *Consolations à une mère*, qui couvrent huit pages et demi, est le plus copieux.

#### 4.1. *Consolations à une mère* : un conseiller sensible et altruiste, mais embarrassé

La perte d'un être cher est souvent considéré, aussi bien dans le domaine littéraire que dans celui de la composition musicale, comme un « coup de fouet » qui fait s'accélérer la créativité, qui la potentialise (cf. Conclusion, *in fine*). Produits dans de telles conditions dramatiques, les morceaux faits de mots ou de notes<sup>10</sup>, servent à faire revivre les disparus ou à communiquer de manière magique, voire transcendante avec eux.

Voyons à cet égard ce que put être, chez Courier, l'écriture des *Consolations*. Le ton de cet important essai nous fait découvrir un aspect de la personnalité de cet écrivain naissant qui deviendra moins visible dans la suite de son œuvre : sa sensibilité et son émotivité. Pour voir et s'essayer à l'intimisme, Courier décide de donner le premier rôle à ses sentiments en s'essayant, dans ce texte, à une tâche délicate et pathétique. Elle consiste à consoler une veuve endeuillée par la mort de sa fille Sophie. Jouant le jeu de ce genre, Paul-Louis écrit à la première personne. C'est lui-même, sans user d'aucune fiction, d'aucun artifice ni d'écran, qui confie directement aux pages et ses élans, et ses convictions : « *Mon cœur a reçu des blessures qui saignent encore tous les jours* »<sup>11</sup>. L'écrivain naissant en ces temps post-romantiques le tente en s'interrogeant : « Et si écrire en ce registre était ma voie ? ».

Courier mit, dans son intitulé, le mot *consolation* au pluriel car il organise (nous allons voir pourquoi) son texte autour de neuf thèmes, qui sont autant de petits *essais* successifs sur la consolation. Les éléments consolateurs présentés par l'écrivain débutant sont hétérogènes. Certains sont de nature *philosophique*, d'autres font appel à des notions tirées de *l'ordre naturel* des choses, quelques-uns usent de la *logique* ou du *bon sens commun*.<sup>12</sup> *Les voici, car*

10 Telles que, notamment, Schubert

11 P. 599.

12 A Vézetz, sur le monument de Viollet-le-Duc dédié à Courier, celui-ci est qualifié de « Champion du bon sens et de la liberté ».



*l'énumération montre concrètement les inconstances argumentatives qui sont caractéristiques d'un jeune écrivain « à la recherche de sa plume » : Votre fils survivant fondera une famille heureuse (1) ; Mère de ce fils, ne le sacrifiez pas au souvenir de la disparue (2) ; La nature qui redonne la joie de vivre (3) ; Se ressaisir est nécessaire pour que les chagrins ne fassent pas du monde une désolation (4) ; Regrettez-vous Sophie pour vous ou pour elle ? ; En mourant, elle échappe à des douleurs au moins aussi grandes que les vôtres (5) ; La meilleure part de l'existence, échue à Sophie, est avant vingt ans (6) ; Les anciens ont plus peur de la mort que les jeunes - pourquoi pleurer davantage ces dernières ? Une vie courte et « douce » est préférable à celle dans laquelle on passe la moitié à regretter l'autre moitié (7) ; Dans cent ans, la différence entre celui qui disparut jeune et celui qui mourut âgé n'importera pas (8) ; Notre avenir fatal vous rendra égale à Sophie, à qui vous serez unie pour toujours (9).* Ce puzzle ne constitue malheureusement pas un *ensemble* à proprement parler. L'absence de vue globale du sujet, de fil d'Ariane, dénote chez le nouvel écrivain un embarras certain. Le style très laborieux du morceau également. Il se montre gauche et lourd dans ses formulations. La chose est délicate – et nous n'en abuserons pas –, mais on peut comparer les passages 5 et 6 de Courier à l'élégance concise et enlevée avec laquelle le genevois R. Töpfer décrivit la même situation à peu près à la même époque : elle s'éteignit « avant le milieu de la vie, après en avoir savouré toutes les douceurs et avant d'en avoir connu les souffrances »<sup>13</sup> et, plus loin : mourir « libre, sans indissoluble attache, sans déchirure sanglante ; digne des regrets de ceux qui m'ont aimée, mais non pas digne d'être plainte ». Essayons de comprendre, à l'exemple de Courier, comment le jeune écrivain aboutit, malgré ses oscillations, à produire quand même un texte thématique autour de messages disparates. *Nous allons particulièrement nous attacher à ce texte car il illustre de manière concrète la majorité des éléments optionnels qui commandent à la naissance de l'écrivain.*

En écrivant les lignes annoncées, le jeune Courier avait non seulement le décès de son père<sup>14</sup> en tête, mais pensait aussi à sa mère ainsi qu'au deuil qu'elle avait vécu. La figure maternelle resta le modèle féminin déterminant pour Courier. À l'âge présumé de la rédaction (entre trente et trente-deux ans), ce ne peut être qu'elle qui pouvait l'inspirer dans la description des aspects positifs de la maternité et, d'une façon générale, des qualités d'une femme mûre. A cet égard, le jeune Courier se montre en accord avec la mentalité de son époque en ce qui concerne les genres et leurs destinées sociales. Le sexe fort – c'est même un des « grands » rôles de celui-ci – doit, dans l'épreuve, reconforter celui qu'on appelle « faible ». A côté de cela, Paul-Louis entérine aussi l'idée selon laquelle la femme trouve son accomplissement fondamental dans la maternité. Le jeune essayiste se montre ici au diapason des valeurs idéologiques de son époque mais il n'est pas que conformiste. Car, sur le plan des sentiments, devrait exister, selon lui, une absolue égalité des sentiments d'amour qu'une mère porte envers un fils et envers une fille. Alors Paul-Louis loue la consolée pour la « discrimination positive » qui inspirait les rapports de celle-ci à sa fille. Voilà qui est très moderne à cette époque mentalement encore imprégnée des concepts de la loi salique, les garçons jouissant d'une attention nettement plus grande.

Courier s'embrouille, dans la suite de son argumentation, dans les deux termes d'un paradoxe. En effet, il décrit d'un côté la famille de la mère éplorée comme un véritable paradis correspondant à tous les critères socio-affectifs et, de l'autre, s'escrime à minimaliser le drame qui l'a détruite. Comment alors rasséréner ? Ne risque-t-il pas, comme lors de son impasse de l'Illiade, de se poser soudain la question qui lui fut fatale « Mais qu'ai-je écrit ?! »... C'est là que l'on mesure la différence entre l'écrivain seulement *naissant*, qui

13 P. 462 de „Le presbytère », 1832.

14 Survenu le 13 février 1796. Courier attribua la qualité de veuve à l'endeuillée pour mieux ressentir le personnage.

abandonne, et celui des « premiers balbutiements », qui persévère. Ce dernier dispose déjà d'une (petite) expérience. C'est ainsi que l'on voit ici le trentenaire se démener comme un beau diable, balbutiant dans toutes les directions pour tenter de désamorcer le danger. L'écrivain, même s'il manque de maturité, montre sa combativité et sa disponibilité d'intellect, deux qualités primordiales du littéraire. C'est pourquoi il change à neuf (cf. supra) reprises ses registres consolateurs, les varie, les décline, escomptant que l'un d'eux saura toucher plus particulièrement sa lectrice et la rassérénera. Mais cela est hasardeux et, dans son contexte de gravité, la démarche trop visiblement expérimentale ne convainc pas vraiment.

Ici ressurgit le débat éternel et récurrent : l'écrivain doit-il avoir beaucoup lu, ou peu, ou rien, pour trouver son propre style, qui le différenciera et fera son succès ? Comme chacune de ces options dispose d'une armée d'exemples, force est de constater qu'elles peuvent y conduire toutes. Ainsi, l'érudit y parviendra grâce à sa vaste culture tout comme le naïf grâce à sa liberté virginale. Mais, d'un autre côté, celui qui est trop lié par les maîtres ne se développera pas, de même que le trop inculte : le chemin est bien ténu. Il ne pourra pas toujours être pratiqué par certaines plumes controversées, celles qui se laissent conduire par les anti-modèles, pendant que d'autres y parviendront magnifiquement. Retenons qu'il n'existe pas de recette et que les expérimentations liées à l'inspiration fourniront des guides, non les voies à emprunter...

Revenons à notre indécis Courier. Il recourt à l'idée de jouer encore plus ouvertement la sincérité. Paul-Louis l'adopte pour parti-pris stylistique, pour base sur laquelle il posera ces arguments. Il va ainsi se permettre de montrer *sans la moindre retenue* sa compréhension du désarroi de la mère de Sophie, littéralement détruite par le deuil. Et Paul-Louis d'énumérer, d'une manière empathique extrêmement marquée, les types de réactions extrêmes de dénuement auxquels est conduite la nature féminine dans la perte d'enfant(s). Le lecteur ne peut qu'être catastrophé par ses descriptions poussées de l'état de désolation, d'anéantissement dans lequel est plongée cette mère, auparavant si sûre d'elle et maîtresse de ses sentiments. Courier estime vital de lui rappeler qu'elle conserve, à l'égard du jumeau survivant, son admirable état et « titre de mère ». Il use à plusieurs reprises du terme d'« *image adorée* », pour rendre compte de l'extrême affection (mais on n'adore pas deux dieux) de l'endeuillée pour sa fille. Sur cette base argumentaire tirée du passé, Paul-Louis passe alors à sa principale proposition, dirigée vers l'avenir, réparatrice. Courier rappelle l'existence du fils Édouard : « *Ah, ne lui laissez pas croire que l'affection dont vous lui donnâtes des marques si chères dans un autre temps, n'était que le superflu de votre tendresse pour Sophie, et que vous aimiez mieux aujourd'hui mourir avec elle que de vivre avec lui !* »<sup>15</sup>. Il y a plus léger...

Puis Courier, incertain et fidèle à sa stratégie un peu « touche à tout », passe à un autre plan encore. En bon fils des Lumières, Paul-Louis rappelle combien la Nature domine nos comportements et détermine nos sentiments. C'est ainsi qu'il rattache les grandeurs de la maternité à l'instinct naturel. Attachons-nous, pour son exemplarité, au détail des hésitations typiques des jeunes écrivains. *Mais la Nature, commence-t-il, fait aussi souffrir, du moins c'est ainsi que nous ressentons une part de ses effets. La mère de Sophie en fait la cruelle expérience, son enfant devant « s'éteindre tout à coup lorsqu'à peine elle commençait à briller de tout son éclat. Et voilà une poussée philosophique fataliste : N'était-elle donc née que pour quitter la vie au moment d'en jouir ? Et ne vous fut-elle donnée que pour vous montrer le bonheur qui vous échappe avec elle ?* »<sup>16</sup>. *Mais la bonne, la généreuse Nature des Philosophes confiants pousse soudain Courier, après ces effusions désordonnées, à terminer quand même de manière impérative : « obéissez à la nature, qui n'égare jamais : c'est un*

---

15P. 598.

16 P. 595.

*guide sûr ; suivez-le, mais ne le passez pas. Allez jusqu'où il vous mènera, mais non pas au-delà* ». Notre nouveau-né est vraiment loin de la maîtrise du littérateur...

Il n'est pas exclu que ces consolations, grâce à la multiplicité de ses arguments, aient eut un effet positif sur sa lectrice. Mais il est aussi possible qu'elle ait éprouvé une désorientation – celle de Courier -, un tournis. La pluralité argumentaire conduisit le « balbutiement » de Paul-Louis à comporter de nombreuses ruptures de style et plusieurs exagérations dans son expression. Sur le plan de mise en forme, le trentenaire se montre, et c'est euphémique, vraiment peu à l'aise. Mais c'est une des faiblesses caractéristiques de cette étape qui suit toujours celle de la naissance de l'écrivain et l'éveil à sa décisive activité. Dans la décennie qui suivra, quand elle s'apparentera pour Paul-Louis Courier lui à une véritable prise d'habit et qu'il se vouera corps et âme à l'expression immédiate de sa réflexion souveraine, il se départira de ces défauts au point de pouvoir être considéré comme un orfèvre.

Mais nous n'en sommes pas encore là. Le morceau littéraire que nous venons de voir restera unique chez cet écrivain qui ne traitera plus jamais de sujet aussi intensément « psychologique » et subjectif que celui-ci. En tout cas, cet essai isolé, rédigé à la première personne et sans ambages, nous montre à quel point le phénomène de l'*emprise affective* comptait pour l'homme que fut Courier. Nous n'en retrouverons plus que des signes indirects dans ses écrits ultérieurs. Ce feu, en lui, n'aura pas pour autant disparu, mais Paul-Louis le maîtrisera pour l'atténuer, le canaliser afin de servir le profil qu'il aura choisi de se donner : celui d'un auteur logique et politique, d'un journaliste<sup>17</sup>. L'écrivain naissant, puis celui des balbutiements, fera place à celui qui aura décidé de s'investir complètement ailleurs et d'user d'un tout autre style. C'est un exemple concret de ce que signifie, pour un écrivain, chercher et trouver sa voie, mûrir et grandir. L'écriture des *Consolations*, à la limite de l'échec, rappelle nettement que ceci ne fut pas donné d'emblée à Courier. Ce texte est à placer au début de sa quête, à tâtons, du *soi littéraire*. Paul-Louis, expérimentant sa plume, son expression et son inspiration, laissa tout d'abord libre cours à son jeune tempérament, le découvrant ici bien à nu - c'était véritablement un « essai pour voir ». Mais, à le relire, il faut bien dire que le texte a du mal à s'envoler, que le jeune auteur éprouve énormément de mal à traiter le thème, qu'il s'embourbe même à plusieurs reprises dans des arguties dont il ne se dégage qu'à grand'peine. Courier lui-même, en tant que lecteur avisé, ne put qu'en prendre conscience : il n'était pas fait pour cela. Mais pour quoi, alors ?

#### **4.2. L'« Héritage en Espagne » : un critique contemporain se découvre**

Ressentant que son devenir littéraire devait se trouver ailleurs, voici alors que notre écrivain encore tout tremblant de son expérience précédente se lance dans un autre domaine. Il ne le sait pas encore, mais ce nouveau balbutiement va le conduire au discours qu'il éliera plus tard et le fera devenir le grand dénonciateur et le critique des phénomènes sociaux de la Restauration. Voilà comment cela se fit.

Dans sa saynète Sur Diogène, l'écrivain naissant avait fait montre de son appétence critique, taçant ses protagonistes de manière humoristique et justement ciblée. Après son incursion dans l'intimisme, qui s'est avérée embarrassée et peu encourageante, Courier décide de revenir au registre de la critique. Cette fois, se sentant plus à l'aise, il saute un pas important. Paul-Louis ose abandonner l'Antiquité qui lui est familière pour se projeter près de deux millénaires plus tard. Fils des Lumières particulièrement marqué par les Lettres Persanes, Courier décide de s'essayer, à son tour, au décalage de la mise en scène, étrange

---

<sup>17</sup> Il est considéré, notamment par E. Auerbach, comme le premier.

parce qu'étrangère, qui permet de décrire des phénomènes avec une acuité particulière. Le procédé, il faut le dire, n'est plus original. Mais, au lieu de le lui reprocher, restons conscients de ce que les bancs de l'école ne sont pas loin chez le jeune écrivain débutant.

Afin de relever les couleurs de son récit, Paul-Louis choisit de le situer Outre-Pyrénées. L'imagerie populaire de l'époque veut que les mœurs y soient particulièrement contrastées. Le choix n'est pas maladroit : les oppositions sociales, instrumentalisées et renforcées par l'ancienne Inquisition, ne sont-elles pas plus fortement marquées qu'ailleurs ? Nous sommes en plein dans le sondage des possibilités, dans l'expérimentation et dans la découverte de soi que mène l'écrivain balbutiant à la recherche de son style et de son domaine d'action.

Les conditions marquées, grossissantes à souhait de cette Espagne semi-imaginaire sont donc à même d'accueillir de manière optimale les descriptions de travers sociaux et à les caricaturer avec netteté. Le dessein de l'essayiste naissant est limpide quand on constate que son récit (non plus que le suivant) ne traite jamais vraiment de l'Espagne, ni de l'hispanité : cette situation géographique ne vise qu'à favoriser une fiction pédagogique utilisant les ressources du contraste révélateur. La couleur locale n'est mise à contribution que pour mettre en place une connotation ironique, usant de la fausseté plus que de l'hypocrisie : ces horreurs-là ne peuvent, en aucune façon, arriver de notre côté de la frontière : erreur au-delà ! Certains voudraient peut-être évoquer ici que situer en France de telles affaires aurait été susceptible d'entraîner quelques désagréments à notre balbutiant écrivain, à l'époque jeune officier. Mais Courier, alors « chien fou » post-adolescent ne pensait ni n'agissait, comme il le montra par ailleurs, jamais de manière timorée. Non, l'Espagne est bien à Courier ce qu'était la Perse à Montesquieu, ignorée et prétextuelle.

Regardant autour de lui, l'auteur en devenir qu'était Courier constate les dévastations sociales qui, après les bouleversements économiques, sont typiquement liées à l'argent ou à son manque. En France, le thème était bien de grande actualité. A compter du Directoire, matérialiste après l'idéalisme ravageur, les affairistes de tous poils, après s'en être donnés à cœur-joie avec les fournitures de l'armée, manipulent allègrement l'économie du pays en connivence avec le pouvoir qui les utilise pour se profiler<sup>18</sup>. Mais Courier, dans son essai, déçoit un peu son lecteur en ne traitant rien de cette matière. Il n'était pas encore celui qui allait cogner à bras raccourcis sur ce type de déviances, *politiquement*. Il place dans cet essai sa jeune et nouvelle plume au service de l'*éthique sociale*, domaine dans lequel ce Paul-Louis balbutiant était un débutant car il ne l'avait qu'effleuré dans sa saynète sur les philosophes grecs. Retenons, avant de présenter son observation, qu'il la situe dans la contemporanéité, dont les éléments scéniques sont beaucoup plus contrôlables, par le lecteur, que ceux de la lointaine et souvent nébuleuse Antiquité. Mais il faut un commencement à tout.

Tout comme son essai Sur Diogène, l'histoire est divertissante. Courier met en scène un Espagnol qui, jadis négligé et méprisé, est fort entouré dans un salon renommé depuis qu'il a fait un très gros héritage. Ce nouvel état lui ouvre toutes les portes, même si on le jalouse et se moque de lui derrière son dos. A côté de ce personnage, Paul-Louis campe dans sa saynète celui d'un abbé qui était auparavant la coqueluche du même salon. Ce soir-là, il venait d'en être été brutalement expulsé parce qu'il était ruiné. L'ecclésiastique déchu se lamentait et pleurnichant bruyamment au pied d'un arbre. Un brave passant, ému par cette scène, se mit en devoir de le reconforter en lui suggérant de se relancer dans les affaires, lui proposant même de l'aider. Ne l'écoutant qu'à peine, l'abbé continua de se plaindre et s'indigna haut et fort de ce que la perte de la fortune entraîne celle des relations. Irrité par cette réaction, le généreux

---

18 Cf. la belle description qu'en fit C. Nodier (in *Le peintre de Saltzbourg*, Paris, 1840, p. 2) : « *Le gouvernement du Directoire avait été réparateur, mais il ne passait pas pour sentimental. Les hommes de génie étaient fort occupés de leur gloire, et les hommes d'esprit de leur fortune* ».

passant se formalisa, se ravisa puis rappela vertement à l'ecclésiastique que celui-ci l'avait, tant qu'il avait vécu dans l'aisance, souverainement ignoré et méprisé. Il ajouta qu'il ne faisait, à son tour, que vivre ce qu'il avait fait subir à d'autres, les nouveaux riches oubliant leurs compagnons d'infortune. Le passant termine par : « *à présent que tu n'as plus rien, tu viens nous demander à souper* » !

Paul-Louis s'érige ici, pour la seconde fois - car il faut vraiment compter « Sur Diogène » dans cette catégorie - en critique. Mais cette fois, il s'investit non plus dans le très intellectuel domaine philosophique, mais dans celui de la morale sociale. La considération éthique constitue, pour l'essayiste, la motivation et le contenu de son écrit. Le message en est simple et clair ; on peut même avancer qu'il ne comporte rien de vraiment original, hors sa mise en scène hispanisée dont nous avons vu les ressorts. Voici « la morale de son histoire » : Les nantis ne s'entendent entre eux et ne sont courtisés que tant qu'existe leur richesse. Quand celle-ci disparaît, ils se voient immédiatement exclus par leurs pairs et leurs courtisans, méprisés comme eux-mêmes dédaignaient les pauvres auparavant. À la description de ce principe s'ajoute la description de leur indécente attitude, véritable comble et cynisme consistant à attendre l'aide de ceux-là mêmes qu'ils avaient superbement piétinés à l'époque de leur opulence. En reprenant cette réflexion, bien que relativement répandue depuis Bourdaloue, Courier brille dans le registre de la moquerie<sup>19</sup> et son style enlevé rend ce récit fort plaisant à lire.

Le morceau se passe de plus amples commentaires. Mais signalons l'adresse de formulation chez le jeune Paul-Louis, qui s'est employé à utiliser les termes qui confèrent de l'authenticité à ces descriptions situables au 17<sup>e</sup> ou 18<sup>e</sup> siècle. Il excelle en la façon ; elle confirme sa maîtrise du français historique et de la langue. Léger, enlevé au contraire de son texte précédent perclus de lourdeurs, l'essai de Courier atteste d'une amélioration de sa formulation et de sa structuration. Dans la clarté narrative à laquelle elle aboutit se trouve la clef des futurs succès de Courier. Cet essai marque un tournant, provoqué par ce genre qui lui convient, du jeune écrivain sur le plan de son expression. Mais aussi une avancée décisive dans son investigation des domaines potentiels de son activité à venir. Paul-Louis put constater qu'il se sentait largement plus à l'aise dans la critique acerbe que dans la compassion. Courier livra, avec cet « Héritage... », son tout premier combat contre les aspects méprisables de l'esprit bourgeois et les mœurs d'une société décadente. Déliter consiste pour celle-ci, nous montre-t-il, à en légitimer les excès et à installer une hypocrisie qui se voit acceptée de la majorité par habitude. La pointe critique qui dérange et fait ici honte au lecteur installé dans l'engourdissement, annonce celle du contestataire qui, également dans le second essai hispanisé qui suit, « pousse un peu sa corne ».

### **4.3. L'Espagnol amant de sa sœur : l'auteur précise enfin son terrain**

Il ne s'agit aucunement d'un morceau de bravoure à la « Hiroshima, mon amour », car le récit n'est pas, contrairement à ce que son titre un peu maladroit pourrait le faire penser, d'essence sentimentale, ni même morale comme le précédent. Au contraire, il décrit une farce tragique à l'extrême sur l'art et la manière dont une société peut maltraiter ses justiciables. Son essai n'a pas le caractère éthique du précédent - il en offrait la possibilité -, mais celui d'une critique sociale fonctionnelle, politique au sens premier du terme.

Cet ultime texte du Courier naissant sonne la fin de son balbutiement. Il va découvrir son domaine et démontrer son expertise à traiter avec limpidité et humour un sujet dérangeant. Ce texte, qui lui vint facilement et qui est, pour cela, le plus court de ses essais, est écrit dans

---

<sup>19</sup> Comme l'expression « *Seigneur de cinq cents mille écus de rente* », qui fustige à la fois l'ordre économique et l'organisation sociale.

un style encore plus enlevé que celui du précédent : un sang bel et bien espagnol, lui, coulait dans les veines de la muse qui inspira alors le jeune Français. Celui-ci ressent bien, depuis l'essai sur la richesse qui confirma ce qui se révéla dans « Sur Diogène », que la critique est une direction naturelle de sa plume. Mais la critique de quoi ?

Choisir, également pour cet essai, un Espagnol, est motivé par l'objectif fictionnel de présenter un étranger « vrai », ressortissant de ce pays de non-droit, ignoblement maltraité par la justice d'un de ces États - alors même qu'il y est parfaitement intégré - qui se posent avec suffisance en modèle au monde : la France de la Restauration, celle qui allait bientôt conquérir l'Algérie...

Autant que dans le précédent, il est utile de présenter ici rapidement ce qui peut être considéré comme un *scénario*. Car la précision descriptive et dialoguée de Courier permettrait d'en tourner directement un film, arrangements compris. Voici l'argument : à la fin du 16<sup>e</sup> siècle, un Espagnol vivant à Paris depuis dix ans fut arrêté avec sa famille. Il avait jusque-là, avec sa pieuse épouse et ses deux enfants, joui de la considération de toutes et tous. Mais voilà ces parents respectables soudain accusés par une rumeur d'être frère et sœur. A l'issue d'un procès à la Calas, les voici condamnés sur ce chef à être brûlés vifs et leurs pauvres enfants à être incarcérés.

L'essayiste se concentre exclusivement sur la nature du procès et sur la manière dont il fut mené. Il en décrit les coulisses et la mécanique, laissant le lecteur prendre position. Sa présentation du procès est claire et haute en couleur. Devant le prétoire, l'avocat général en charge de l'accusation contre les « Espagnols » se voue à défendre la rumeur. Il expose que l'inceste était un crime abominable profanant le mariage. Ne pas le punir par la mort conduirait au gouffre, voire à un « nouveau déluge ». Ce réquisitoire exagéré ne convainc pas une partie du public, médusé, non plus que le juge du tribunal. Mais ce dernier n'ose pas contredire les conclusions du procureur par peur des rétorsions que cela pourrait entraîner pour lui et les siens. De son côté, l'avocat de la défense tente de réagir en faisant valoir le principe de la présomption d'innocence et l'absence de toute preuve. Rien n'y fit : le juge, terrorisé, soumis à la pression, condamna et vit depuis dans le remords. Les époux accusés – malgré l'absence de preuves – furent aussitôt pendus et leurs deux enfants jetés en prison, où ils moururent.

Nous continuons à assister à l'éveil de Courier comme écrivain créateur et caricaturiste. Certes, ce second essai comporte, en commun avec le précédent, un évident message moral. Mais l'essence de ce texte est avant tout politique ; il met en œuvre une critique acerbe, presque insoutenable, spectaculaire, du système social. Par celle-ci, l'essayiste s'attache à montrer que, la France est en réalité peu éloignée de conditions sociales 'à l'espagnole', la justice est absente des prétoires, factice, meurtrière. Elle est regrettamment reléguée, même dans la conscience des magistrats, bien après leurs conventions, leurs craintes conformistes et leurs intérêts matériels bien compris. Le jeune Courier découvre le scandale ; en façonnant son argumentation ciblée, il se voit développer de manière spontanée ses capacités de critique systémique. Les mots viennent d'eux-mêmes au trentenaire, qui prend visiblement plaisir dans son écriture. Son style est facile, enjoué, son texte est bien mené et bref. C'est une révélation ; pour un coup d'essai, ce fut un coup de maître, une réussite. Paul-Louis trouve enfin ce qu'il avait cherché jusque-là « à tâtons » : le domaine créatif qui lui convient. D'écrivain encore balbutiant, voici que Paul-Louis devient, par cette pièce, l'auteur débutant Courier, qui va bientôt exploiter, une fois pamphlétaire, cette veine fertile avec sa verve de grand avocat du bon sens et de l'équité politique...

**Conclusion : l'écrivain, un Homme qui a eu la chance de se trouver**

Courier naquit en utilisant un genre littéraire, pour lui *essai* au sens propre du mot, pour passer de l'état de celui qui n'avait pas encore stabilisé sa plume, ni déterminé son domaine d'écriture, à celui qui se donne les moyens d'expression et sait où il veut s'investir. Pour tout futur écrivain, la période de la naissance et des balbutiements est par nature expérimentale dans la recherche thématique, dans le façonnement des lignes, dans l'utilisation d'expressions géométriquement variables et dans la disponibilité à servir tous azimuts des impulsions de nature très différentes. Cela conduisit Courier, notre exemple concret, à gratter des feuillets pour servir un thème, puis les quitter pour en servir un autre, puis d'autres encore, pour enfin aboutir à une prise de conscience de lui-même et de ses capacités naturelles. Cela mena donc Paul-louis à adopter pour domaine la critique politique et sociale : l'écrivain est né. Nous savons qu'il n'attendra pas de suite le summum de son art, mais le chemin qui va y mener est d'ores et déjà tracé. La naissance et les balbutiements sont définitivement derrière lui. C'est ainsi que l'écrivain sort de sa brute chrysalide pour s'envoler aux yeux du lecteur et l'interpeler en le séduisant ou en le provoquant. Celle de Courier s'accrochait à une antiquité familière et se tissa d'un fil littéraire à la solidité allant croissant, commençant par la fibre de la narration réticente, devenant humour acerbe, sensibilité intime, défiance sociale pour aboutir à celle de la critique politique. Mais n'en va-t-il pas de même pour tout être humain, dans sa quête de son propre sens ? Au fond, l'écrivain ne se distingue que par son projet de l'exprimer pour autrui.

Retenons donc l'importance de la phase de la naissance puis de celle des balbutiements chez tout écrivain. Elle mérite légitimement notre pleine attention, ainsi que signalé en introduction : les petits textes qui l'émaillent portent déjà en eux, de manière parfois embryonnaire, les qualités que l'on reconnaîtra plus tard à l'écrivain confirmé. Pourquoi la science littéraire, quand elle se voue à son étude, se priverait-elle alors des enseignements lisibles dans ces morceaux ? Reprenons l'exemple de Courier, qui avait été élu par les pédagogues pour éveiller (Livre de lecture, cf. supra) l'élève à l'amour de la langue. Leur décision était fondée sur le caractère clair, les descriptions riches et justes de nature à séduire les jeunes couches. Voilà pourquoi ils sélectionnèrent plusieurs extraits des textes du « grand » Paul-louis Courier. Mais ceux du « petit » Paul-Louis, du Courier naissant puis balbutiant ne faisaient-ils pas déjà montre de ces qualités d'entraînement ? Les deux derniers essais, enlevés, colorés et intenses, sont bien de nature à rappeler aux plus jeunes les scénarios de bandes dessinées. Les plus mûrs sauront apprécier les premières réflexions idéologiques et personnelles. Tous goûteront la description acide du riche et de sa société, sujets ayant trait au pire phénomène ultra-libéral ou, enfin, ressentiront l'admiration, exprimée avec fraîcheur, que l'on peut éprouver pour un homme de bon sens réduisant les excès des philosophes...

Dans leur recherche de vérité, les textes de la naissance et du balbutiement de Courier sont lisibles tout de go, déjà comme le seront ceux qu'il produira plus tard, avec cette marque de fabrique qu'est leur facture directement parlante. Il en va de même de tout auteur : l'essence de son caractère et de ses caractéristiques naissent avec lui, qui se proposeront, son œuvre durant, au « *peuple des lecteurs* ».

Mais il est impossible de clore cette présentation des phases de l'éclosion écrivaine sans évoquer un facteur qui échappe définitivement à toute analyse systématique. C'est celui de la *chance*. La chance, qui dispose des conditions permettant aux diverses étapes de se constituer, d'ouvrir aux suivantes et de permettre à l'artiste de se trouver. Il ne s'agit pas de providence, car nous avons vu que cette chance ne réside pas rarement dans la malchance. Comme celle de la douleur, de la maladie ou du deuil, qui rendent soudain le sujet plus sensible et l'exacerbent ; comme tous ces drames qui appellent l'exutoire de la plume. Un exemple contemporain, pour citer le plus célèbre, est celui du grand Hervé Bazin, qui ne le

serait pas devenu sans sa mère abusive. De quelle nature qu'il soit, cet élément aléatoire que l'on nomme approximativement « chance » est nécessaire mais non suffisant. Il fait que la production d'écrivains-épreuve s'avère impossible, ainsi que le vérifient les malheureux essais d'éditeurs anglo-saxons depuis une cinquantaine d'années. Mais, irréductiblement aléatoire et arbitraire, ce facteur empêche aussi, fort regrettamment, qu'un nombre infini de profonds talents ne puissent naître à la littérature connue et reconnue...